

Une correspondance dans le siècle

Hannah Arendt et les Jaspers

De l'échange de lettres entre l'élève et le maître devint au fil des années celle de deux amis.

Discussion philosophique et réactions aux événements politiques s'entremêlent, livrant le témoignage de deux penseurs majeurs du XX^e siècle sur leur temps.

L'échange épistolaire des années 1945-1950, après la catastrophe, est très marqué par la question de la culpabilité allemande.

"Je ne sais pas ce que les Allemands sont vraiment aujourd'hui", Karl Jaspers, lettre du 16 mai 1947 à Hannah Arendt.

Karl Jaspers

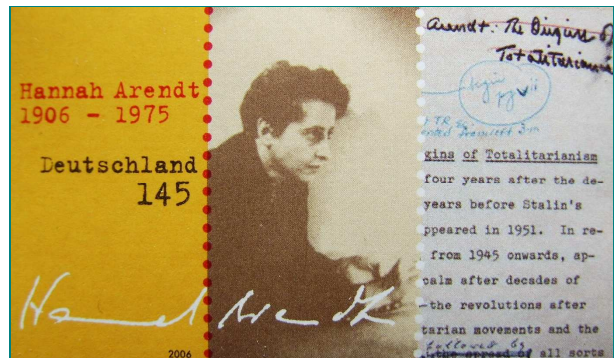
Maître de Hannah Arendt, dont il dirigea la thèse à l'université de Heidelberg (*Le concept d'amour chez Augustin*, publiée en 1929), Karl Jaspers (Oldenburg, 1883 – Bâle, 1969) fut médecin, psychiatre (*Psychopathologie générale*, 1913), puis professeur de philosophie jusqu'en 1937, année où il fut écarté de l'université (puis, à partir de 1938 interdit de publication), pour ne retrouver son poste qu'après la chute du régime nazi. En 1910 il épouse Gertrud Mayer, sœur de son ami d'études Ernst Mayer et fille de commerçants juifs orthodoxes.

Disciple et ami de Max Weber, influencé par la tradition chrétienne mystique, en particulier par Maître Eckhart et Nicolas de Cues, Karl Jaspers s'intéressa aussi aux philosophies orientales, en particulier au bouddhisme.

Un temps l'ami de Heidegger dont le rapprochait la philosophie de l'existence (*Dasein*), Jaspers rompit avec lui dès 1933 pour des raisons politiques (adhésion de Heidegger au parti Nazi et son Discours du Rectorat) et philosophiques ; malgré quelques contacts épistolaires, leur amitié ne reprit pas après guerre.

Correspondance d'après-guerre

Installé définitivement à Bâle (Suisse), Jaspers y écrit en 1946 *Die Schuldfrage*, anciennement traduit en *La culpabilité allemande*, littéralement *La question de la culpabilité*. Dans cette œuvre il réfléchit à la question de la culpabilité collective de l'Allemagne et des Allemands, dans laquelle il s'inclut lui-même. Il distingue ainsi quatre types de culpabilité, criminelle (dont doivent décider les tribunaux), politique (dont décident les vainqueurs), morale (à laquelle nulle conscience ne peut échapper) et métaphysique (soumise au jugement de Dieu).



Timbre Arendt, Postes allemandes, 2006

Se pose un problème de fond : comment mesurer le crime nazi, c'est-à-dire selon quel critère et quelle norme ?

Arendt, lisant *Die Schuldfrage*, soulève ce problème dans sa lettre du 17 août 1946 adressée à Karl Jaspers :

"Votre définition de la politique nazie qualifiée de crime ("culpabilité criminelle") me pose problème. Ces crimes, me semble-t-il, ne peuvent plus être abordés juridiquement, et c'est dû à leur monstruosité. Il n'y a plus de sanction adaptée à ces crimes ; pendre Goering est nécessaire, certes, mais parfaitement inadéquat. Cela veut dire que cette faute, contrairement à toute faute criminelle, dépasse et casse tous les ordres juridiques. (...) Tout aussi inhumaine que cette faute est l'innocence des victimes. (...) D'une faute qui se situe au-delà du crime et d'une innocence qui se situe au-delà de la bonté ou de la vertu, on ne peut rien faire humainement ni politiquement. (...) Les Allemands ont en charge des milliers ou des dizaines de milliers ou des centaines de milliers de personnes qu'on ne peut plus punir de façon adéquate au sein d'un système juridique ; et nous autres Juifs avons en charge des millions d'innocents au nom desquels chaque Juif aujourd'hui se considère comme l'innocence personnifiée. Il me semble d'ailleurs que ce que vous qualifiez de "culpabilité métaphysique" recèle non seulement de l'absolu, où l'on ne peut effectivement plus reconnaître aucun juge terrestre mais aussi cette solidarité qui (selon la formule de Clemenceau : "l'affaire d'un seul est l'affaire de tous") constitue le fondement politique de la république."

Jaspers présente sa réponse dans une lettre du 19 octobre 1946 en ces termes :

"Ce que les nazis ont fait ne se laisserait pas, selon vous, comprendre comme un crime ; votre conception m'inquiète un peu du fait que la faute qui dépasse toute faute criminelle acquiert inévitablement une certaine "grandeur" – une grandeur satanique, qui, pour ce qui est des nazis, est aussi loin de moi que les discours sur le "démonisme" de Hitler et autres choses de cette sorte. A mon avis, c'est parce qu'il en a été ainsi qu'il faut voir les choses dans toute leur banalité, dans leur prosaïque nullité – les bactéries peuvent provoquer des épidémies anéantissant des populations entières et ne resteront pourtant que des bactéries. Je vois avec frayeur toute amorce de mythe et de légende, et tout ce qui est obscur constitue déjà une telle amorce. En Allemagne la lucidité ne règne pas encore en permanence."

Que reste-t-il de l'Allemagne ?

Hannah Arendt à Karl Jaspers le 1^{er} janvier 1933 :

"Pour moi l'Allemagne c'est la langue maternelle, la philosophie et la création littéraire. Tout cela je peux le cautionner, et je le dois. Mais je me dois de garder ma distance ; je ne peux être ni pour ni contre quand je lis la magnifique phrase de Max Weber disant que, pour le redressement de l'Allemagne, il s'associerait au diable lui-même. Et cette phrase me paraît révéler précisément un élément décisif."

Hannah Arendt à Gertrud Jaspers, 30 mai 1946 :

"J'ai été très heureuse que vous ayez rejeté le "Je suis l'Allemagne" de votre mari [Allusion à un passage d'une lettre de Gertrud Jaspers du 17 avril 1946 : "Après 33 mon mari disait souvent : Trude, je suis l'Allemagne ; j'ai trouvé cela trop léger."] (Qu'il ne m'en veuille pas ; pour moi qui ne voulais plus me souvenir de rien de ce qui était l'Allemagne, sauf de lui, je veux dire de rien de vraiment vivant, cette tentation est très réelle et me concerne.) Il n'est pas l'Allemagne, me semble-t-il ; ne serait-ce que parce que être simplement un homme est beaucoup plus. L'Allemagne n'est pas un homme, un individu ; c'est ou bien le peuple allemand, quel qu'il soit, ou bien un concept géographico-historique. Et nous n'allons tout de même pas le ranger dans l'histoire – ceux qui viendront après nous en auront suffisamment le temps et l'occasion. Mais je ne sais pas non plus comment on supporte d'y vivre en tant que Juif dans un environnement qui ne daigne même pas évoquer "notre" problème, et aujourd'hui ce sont nos morts, n'est-ce pas ? Sauf que je sais que ce serait bien de pouvoir le faire."

Sources : Hannah Arendt, Karl Jaspers, *La philosophie n'est pas tout à fait innocente*, Lettres choisies et présentées par Jean-Luc Fidel, Petite Bibliothèque Payot, 2006, p. 44-45, p. 49-52, p. 58.